

**Mes vacances à la Cornaz par Georges Humberset** – extraits en rapport avec ce lieu –

Note : c'était le meilleur et nous allions l'oublier. Georges Humberset, personnage discret et plein de sensibilité. Un auteur de toute grande classe, pourtant si modeste qu'il ne considérait pas son écrit sur la Cornaz comme bien sensationnel. Et pourtant...

*Plus les années passent, plus les souvenirs s'estompent, même ceux qui nous sont chers. A vingt ans, les souvenirs d'enfance sont encore très vivaces et l'on ne se représente pas que plus tard il puisse en être autrement, et pourtant. On oublie beaucoup de choses, et celles dont nous nous souvenons sont surtout celles qui nous reviennent souvent en mémoire, dont nous parlons avec d'autres personnes. Si quelqu'un pouvait nous faire une description exacte de certains souvenirs, nous serions bien étonnés de nous les remémorer d'une manière toute différente, parce qu'à chaque fois que l'on se rappelle une action, une expression, une image, notre imagination, cherchant plus de détails que notre mémoire ne peut en donner, inconsciemment c'est le souvenir dans son ensemble qui se transforme. Je veux bien croire que l'impression première que nous avons ressentie est restée pour nous personnellement la même ; mais pourtant elle n'est pas exacte, elle n'est plus la vérité.*

*Je me rappelle qu'à la fin de mon adolescence, les paysages gris de l'hiver, un verger dont les arbres nus me semblaient implorer je ne sais quel pardon à un ciel lourd et triste de janvier, me causaient une impression extrêmement profonde. Aujourd'hui j'aime encore ces paysages, mais c'est en vain que je recherche cet émoi qui me laissait rêveur, heureux, absent et tellement présent tout à la fois.*

*J'aimais les jours de pluie et de brouillard, le calme des forêts, le bruit du vent dans les branches. J'aimais les montagnes, surtout celles du Jura, lorsque des nuages sombres, gonflés d'humidité, se traînaient et se déchiraient sur les grands forêts de sapins. Aujourd'hui, toutes ces choses, je les aime encore, mais d'une manière que je sens différente, et c'est toujours avec une certaine nostalgie que je recherche à retrouver ces impressions pures et candides de ma jeunesse. Combien je serais heureux si jadis, je m'étais donné la peine de prendre une plume et du papier et d'écrire ce que je ressentais en ces moments-là. Mais pourquoi regretter ? Peut-être que même si je m'étais donné beaucoup de peine, ne serais-je arrivé à ne rien décrire du tout, ou probablement pas ce qu'il me semble que j'aie senti en ce moment-là.*

*Mais assez palabré, venons-en à des réalités plus concrètes. Je suis né, il faut bien naître un jour, le 4 juillet de l'an 1929 à la maternité de Lausanne, à 1315 h. exactement (qu'est-ce que ça peut bien foutre !)*

...

*Nos vacances, ma sœur et moi, les passions, tantôt chez ma grand-mère maternelle à Lyss, tantôt chez mes grands-parents paternels à la Vallée de Joux. Les 43 km qui nous séparaient des Charbonnières ou d'autant plus les 90 de Lyss, nous paraissaient alors une distance énorme. Nous nous réjouissions des semaines à l'avance, et les préparatifs, la grosse valise de paille japonaise, étaient sur la table de ma chambre bien des jours avant notre départ.*

*La Cornaz, où habitaient mes grands-parents et les deux sœurs de mon père, est une maison foraine à une petite demi-heure de marche du village. En été, le chemin est agréable à faire. Après les dernières maisons, on quitte la grande route pour s'engager sur un petit chemin encadré de barrières en bois ne laissant le passage qu'à une seule personne de front. Ce sentier porte bien son nom : Le Cheminet. Il monte d'abord assez raide, mais juste le temps qu'il faut pour nous permettre de surplomber le village et le lac Brenet. Plus loin le village du Pont, le lac de Joux. Plus loin encore, le Mont-Tendre et la Dent de Vaulion ferment l'horizon. C'est un paysage calme et sauvage où déjà*



Charles et Emma Humberst vers 1938 devant la nouvelle maison

*prédomine la sérénité profonde des grands forêts de sapins du Risoud. C'est juste au moment où le souffle devient plus court et que le dos commence à se mouiller, que nous arrivons sur le long replat, chose rare en ces lieux. Nous le traversons sans rencontrer ni arbre ni maison. S'il y a le moindre souffle de vent ou de bise, c'est ici que nous le sentirons. La Vallée de Joux, comme presque tout le Jura d'ailleurs, a cette caractéristique prépondérante : elle est exactement parallèle à ces deux vents. Il n'y en a pas d'autres<sup>1</sup>, mais ces deux-là font ici, à eux seuls, plus d'air qu'ailleurs tous les autres réunis. Cela peut-être agréable pendant la belle saison, mais en hiver on n'en demande pas tant.*



*Photo début de siècle, le petit chemin, le Cheminet, est bien visible, qui part de vers chez Pitiète ou Piquette pour monter droit contre la Cornaz de vent où se rendait Georges Humberst. Haut des Prés, à droite, montre encore les deux maisons, celle de droite récemment reconstruite.*

*Après ce replat nous gravissons encore un petit raidillon en zigzaguant, sautons un petit mur, un de ces murs jurassien faits de pierres entassées, et nous voilà arrivés.*

*Enfant, c'était pour moi toujours un grand bonheur de retrouver cette chère vieille Cornaz et ceux qui l'habitaient. Cette maison était pleine de petits coins tranquilles saturés de souvenirs d'un passé que je m'imaginai si bien. Très peu de choses avaient changé au cours des ans, chaque pierre était un chapitre, chaque pièce un roman. C'était une maison jurassienne comme depuis longtemps on n'en fait plus. Les fenêtres, à petits carreaux, étaient doubles presque toute l'année. Les murs avaient un bon mètre d'épaisseur. Le côté nord, tourné à la bise, était protégé de tôle ondulée repoussant l'humidité et le froid*

---

<sup>1</sup> Petite imprécision de l'auteur qui néglige le joran, le foehn et d'autres courants moins réguliers

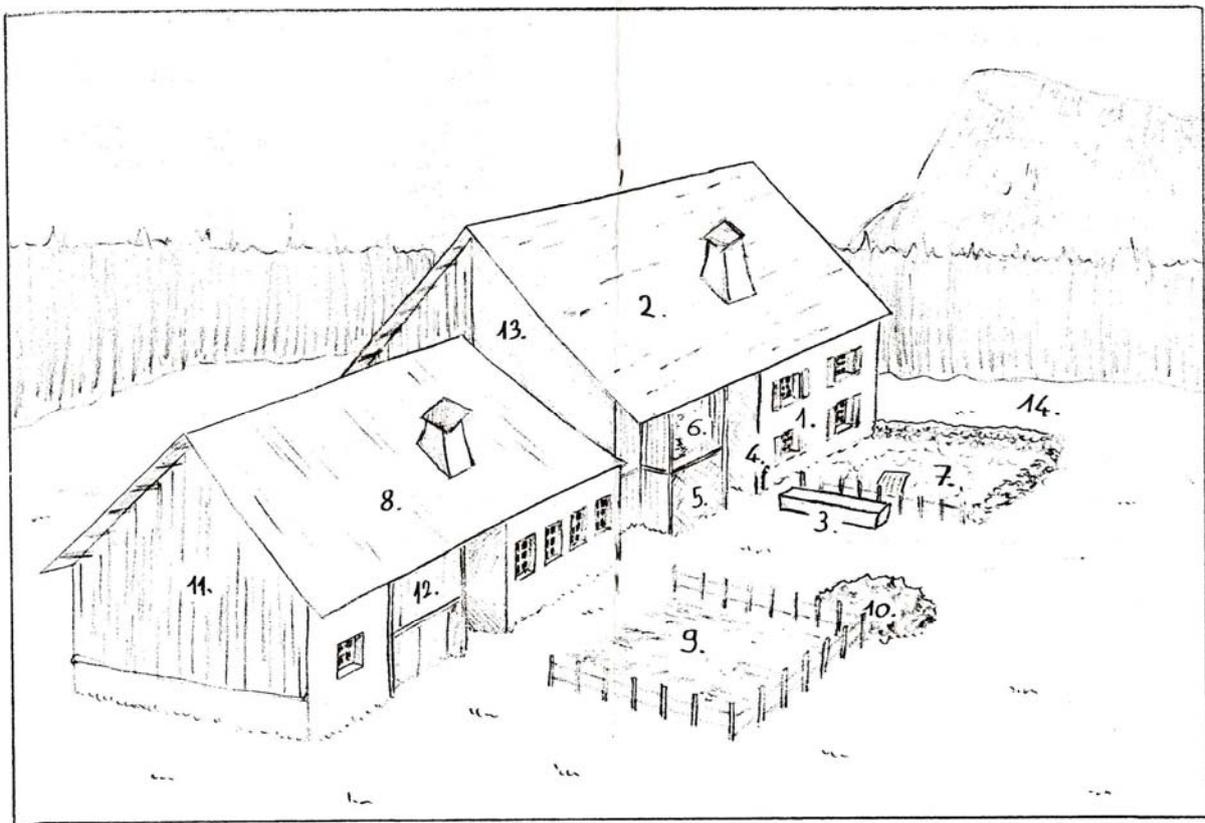
*des bourrasques de neige. Le toit, descendant très bas, était toujours maintenu très propre, vu que l'eau qui s'en écoulait était la seule disponible.*

*Pas de pièces inutiles dans cette maison. Après un petit corridor donnant accès aux écuries et à la grange, on pénétrait de plein pied dans une grande cuisine carrée. Une partie du plafond de planche ne servait qu'à dissimuler l'énorme cheminée de bois où, pendant l'hiver, étaient fumés saucissons, jambons et côtes de lard. Les armoires étaient murées. Deux des portes de la partie inférieure avaient été enlevées et, dans l'alcôve ainsi formée, se trouvait une énorme seille de zinc contenant l'eau que l'on apportait par seaux de la citerne. Une grosse louche de cuivre y était accrochée. Une table, la caisse à bois et une grosse cuisinière de fonte constituaient tout l'appareil, simple mais rationnel, de cette cuisine. C'est là que ma grand-mère passait la plus grande partie de son temps ; mais c'est qu'elle savait cuire, ma grand-mère. Que de plats, simples mais succulents, sut-elle nous confectionner dans ses lourdes marmites de fonte ou ses casseroles à longs manches. Pour allumer son feu, elle utilisait un mélange de cendre et de pétrole qu'elle recouvrait de « daisons », mot du pays pour dire fines branches de sapin, et, quand c'était parti, son feu n'avait plus rien à envier à celui de l'enfer : ça ronflait, ça pétillait, craquait, c'en était un vrai plaisir.*

*Grand-mère avait le diabète. C'était une personne très corpulente. De petite taille, elle n'avait presque pas de cou. Autour d'un visage assez carré, ses cheveux étaient tirés fermement vers un petit chignon sur la nuque. Sauf le dimanche, elle avait toujours un tablier autour des reins et les pieds pris dans des pantoufles de feutre tressé qu'elle faisait venir du pénitencier d'orbe, ou dans des socques qu'elle ne fermait jamais.*

*Pour différencier les deux chambres qui enserraient la cuisine, on n'avait pas fait preuve de trop d'imagination. C'était la chambre devant et la chambre derrière, et voilà, pas plus difficile que ça. La chambre devant était la plus claire et la mieux meublée. Elle faisait le double usage de chambre de séjour et de chambre à coucher de mes grands-parents. Si je ne me trompe, c'est là que sont nés tous mes oncles et mes tantes. Les photographies de famille étaient d'ailleurs toutes bien en vue sur le bureau. Il y en avait beaucoup, trop peut-être, mais ayant commencé à les exposer, il fallait bien continuer ; c'est ainsi qu'à chaque naissance d'un de mes cousins et cousines, s'ajoutait un cadre. Là-haut sur le bureau et contre la paroi, deux grands portraits aux contours flous, comme on les faisait un peu après 1900, rappelaient le souvenir de l'un des personnages et la jeunesse de l'autre. Le premier était celui de ma tante Hermance que je n'ai d'ailleurs jamais connue et qui était morte à vingt ans d'une maladie des poumons. C'était, paraît-il, la plus belle de la famille. La deuxième, c'était mon grand-père lui-même, lorsqu'il avait une quarantaine d'années, chemise empesée et noeuf papillon. Durant les dernières années où je passais mes vacances à la Cornaz, cette chambre était devenue naturellement son domaine. Le travail l'avait usé et son cœur était fatigué. Dame, ce n'avait*

*pas été une petite affaire d'élever neuf enfants en exerçant le métier de bûcheron le jour et de pierriste une partie de la nuit. Pour moi, il personnifie la noblesse de cœur, l'honnêteté absolue envers lui et les autres. C'était un homme assez grand mais osseux, sec comme un cou de trique. Dans ses derniers temps, il marchait un peu courbé, s'aidant parfois d'une canne, mais je me le rappelle surtout bien droit et la tête haute. De son regard franc et direct émanait une extrême bonté où s'ajoutait une pointe de malice. Tout son entourage, et surtout sa famille, ce qui est assez rare, l'aimait et le respectait profondément. Etant, à part ma sœur, le plus âgé de ses petits-enfants, j'ai eu le bonheur de le mieux connaître et d'avoir été son préféré. J'ai vécu des semaines entières seul avec lui au chalet du Crachâtron où il était berger durant l'été. Je ne m'y suis jamais ennuyé. Sa personne dégageait une telle présence, qu'on ne pouvait se trouver qu'à l'aise à ses côtés. Il savait me donner certaines responsabilités et me faire*



*faire avec plaisir certains petits travaux. Je me vois encore, assis sur le bord de la table du chalet, le bol entre les genoux, répandant du cumin dans les moules à tomates tandis que grand-père les emplissait.*

*Un soir une vache ne rentra pas au chalet. Les recherches commencèrent, nous ne la retrouvâmes pas. Grand-père m'envoya me coucher et il continua seul à chercher. Il me réveilla au milieu de la nuit et m'envoya, un billet dans la poche, chercher mon oncle René qui, nous le savions, était à la Cornaz. Il y avait plus d'une demi-heure de marche en pleine forêt, la nuit, et je n'avais que sept ou huit ans. Mais grand-père savait que je connaissais bien le chemin et*

*tous les raccourcis. C'est tout fier que je réveillai ceux de la Cornaz qui firent de bien grands yeux en me voyant. La vache fut retrouvée dans la matinée, la tête coincée entre deux troncs de sapins naissants d'une même souche. Elle n'avait aucun mal.*

*Lorsqu'il était encore bûcheron, grand-père m'emmenait souvent avec lui. C'étaient de belles journées, en pleine nature, en pleine solitude. Ma tante Yvonne nous accompagnait. C'était une malheureuse qui n'avait pas tous ses esprits mais forte comme un homme. Tant que son père fut là, elle travailla avec lui. Mais lorsqu'il mourut, elle avait à peu près 30 ans, la décadence physique s'ajouta à sa déficience mentale et elle s'éteignit une vingtaine d'années plus tard dans des conditions assez lamentables bien qu'elle conserva jusqu'à la fin une mémoire insoupçonnable chez une personne dans son état.*

*J'aimais bien ces journées dans les bois. Mais c'était toujours avec émotion que je voyais s'abattre ces géants de la forêt. Ceux qui connaissent le Risoud savent de quoi je veux parler. Il n'y a, dans nos contrées, aucun endroit où les sapins poussent aussi droits et deviennent aussi grands. Leurs fûts s'élèvent très haut, sans nœuds ni branches. Leurs couronnes, relativement assez peu garnies, se balancent à un rythme lent et régulier tout là-haut dans le ciel. Ils ont quelque chose en eux de fier, de solide, d'éternel. Chaque fois que l'un d'eux tombait sous les coups de la hache et de la scie, il me semblait que nous avions fait quelque chose de mal. Les explications de grand-père, comme quoi il fallait faire de la place pour les jeunes arbres, ne suffisaient pas toujours à calmer le malaise qui s'installait en moi. C'est avec une certaine amertume que je regardais cette tache de ciel, ce trou vers l'infini, marquant l'absence de ce qui, durant tant d'années, avait été et qui n'était plus par notre faute.*

*Un jour, je me blessai assez profondément au genou avec une scie. Aujourd'hui j'en porte la cicatrice. Devant ma panique et mes larmes, grand-père prit une de ces grandes feuilles de gentiane jaune, très fréquentes dans le Jura, cracha dessus et me l'appliqua sur le genou. Avec un sérieux imperturbable, il me dit que c'était-là la meilleure médecine et que le soir il n'y paraîtrait plus. Une demi-heure plus tard, je n'y pensais plus. C'est que j'y croyais, moi, à mon grand-père !*

*Comme je l'ai dit plus haut, c'est à la chambre devant que, durant les dernières années de sa vie, il se consigna de plus en plus. C'est d'ailleurs là, dans le grand lit de bois brun, qu'il s'éteignit paisiblement au printemps de l'an 1943. Il avait 77 ans.*

*Je ne quitterai pas cette chambre sans dire quelques mots de la vieille pendule qui l'ornait. Les quelques lignes qui suivent ne sont pas d'aujourd'hui. Je les ai écrites il y a plus de 20 ans, lors d'une visite que je fis à ce berceau de mes souvenirs. C'était au milieu de la nuit et je ne pouvais pas dormir et je me relevai pour prendre la plume. C'est un des rares documents tangibles qu'il me reste de ma jeunesse. Je n'ai rien changé, bien que certaines phrases me*

*paraissent aujourd'hui boiteuses et naïves. Respectons la vérité et laissons tout cela tel quel, même si ça me gêne un peu. J'avais alors environ 15 ans.*

### *La vieille pendule*

*« C'est une vieille pendule, toute noire, la pendule de ma grand-mère. Depuis toujours, appuyée contre la même paroi, le socle solidement ancré sur le plancher, elle égrène les heures et coupe le temps de son tic-tac monotone. Sur son gros ventre rebondi, une petite lucarne laisse entrevoir un gros poids jaune qui passe, repasse, vient, repart.*

*Toutes les naissances de ma famille, tu les as accueillies d'un de ces mêmes tic-tac ; d'ailleurs, aux morts, tu ne leur dis pas adieu autrement... tic... tac.*

*Ce soir, je te vois comme un âme en peine, marchant lentement sur un chemin infini et terriblement droit, s'enfonçant devant toi dans les brouillard de l'inconnu, derrière toi : un cahot de misères, de haines, de chagrins, s'estompant lentement dans la brume de l'oubli.*

*Arrête-toi, arrête-toi donc un instant seulement, le temps de reprendre mon souffle, par pitié ! tu ne veux pas ? Et bien tant pis, va toute seule, mécanique insensible, moi je m'arrête. M'arrêter ? Pour cela il faudrait arrêter ton jumeau qui bat dans ma poitrine. Arrêter le temps ? Impossible. Ce n'est pas lui qui passe, c'est nous qui passons.*

*C'est une vieille pendule, toute noire, la pendule de ma grand-mère ».*

*La chambre derrière n'avait qu'une fenêtre tournée au nord et, de par ce fait, était beaucoup plus sombre. On s'était aussi donné beaucoup moins de peine à l'embellir. Le seul mur qui n'était pas recouvert de bois était simplement passé à la chaux, et le plancher de sapin récuré de temps à autre. C'était la chambre à manger. Près de la fenêtre, une grande table ronde à quatre pieds occupait un bon tiers de la pièce. Des sièges hétéroclites, allant de la solide chaise de campagne à l'instable tabouret d'atelier à vis, l'entouraient, plus ou moins serrés les uns aux autres suivant qu'il y avait peu ou beaucoup de monde à la maison. Un petit fourneau de fonte à deux trous, haut perché sur ses quatre pieds incurvés, servait autant à tempérer la chambre qu'à maintenir les plats au chaud. Sur son portillon, à moitié rongé par les flammes et la rouille, on pouvait encore lire : « Haute-Saône » en lettres de feu ; sans doute la marque de fabrique et le pays d'origine de cette sympathique vieillerie. Au milieu de la cloison du fond, une porte donnait accès à ce qui avait été un petit atelier de pierriste qui n'était d'ailleurs plus utilisé. Tr'ès vite, ayant perdu sa raison d'être, il devint cave, économat et réduit tout à la fois. Il ne m'intéressait pas beaucoup à part sa pénombre un peu insolite et quelques vieux outils. Il ne contenait aucune de ces vieilles petites choses qui faisaient vagabonder mon imagination. Celles-ci se trouvaient surtout rassemblées dans ce que nous appelions la vieille maison et à qui nous rendrons visite tout à l'heure.*

*L'étage supérieur, que l'on atteignait par un escalier de bois longeant la grange, se composait uniquement d'un réduit où mon grand-père entreposait ses sonnailles et de la chambre de mes tantes Mina et Yvonne. Ma tante Mina, qui est aussi ma marraine, fut un peu la bonne fée de mon enfance. Personne douce et pieuse mais très gaie, elle aimait et comprenait si bien les enfants. Elle savait se mettre à notre portée, dans notre petit monde à nous et nous avions en elle une confiance aveugle. Elle ne se maria jamais. Je soupçonne un peu qu'il y eut dans sa jeunesse une histoire d'amour malheureuse ou, peut-être, qu'elle se sacrifia pour ses parents. En tous cas elle garda toujours soigneusement secrètes les raisons de sa vie de sainte, car jamais je ne connus de précisions. C'est elle qui m'apprit mes premières chansons et me raconta mes premières histoires, et le soir, je ne pouvais pas m'endormir si elle n'était venue fredonner avec moi la berceuse dont aujourd'hui encore je n'ai oublié une seule parole. Plus tard, beaucoup plus tard, je la chantais moi-même au chevet de mon jeune fils. Après avoir soufflé la lampe à pétrole et emportant avec elle le falot-tempête, c'est toujours sur un éclat de rire et un joyeux : « Bonne nuit mon poulet ! » qu'elle me quittait. Alors, ne voyant plus que la tache diffuse des fenêtres ans le ciel, j'entendais son pas menu et rapide qui s'éloignait. Quelques secondes plus tard, je voyais encore la lueur de son falot qui passait devant la maison et, après un dernier : « Bonne nuit », tout tombait dans un profond silence ; silence tout peuplé de rêves et de personnages fantastiques. Mais ce silence, c'est celui de la vieille maison et, comme je l'ai déjà dit, nous y reviendrons tout à l'heure.*

*Tante Mina était également monitrice d'école du dimanche et, ce jour-là, c'était pour moi une joie de l'accompagner à la petite église des Charbonnières. Chère petite église, comme je t'aimais dans ta simplicité, ta sobriété, ta sérénité. Combien émouvantes ces fêtes de Noël sans tapage, sans festins, où le cœur comptait plus que le porte-monnaie, la paix de l'âme et l'espérance plus que les plaisirs factices et artificiels. Quelle aventure de remonter à la maison, au milieu de la nuit froide, sur la neige crissant sous les gros souliers. Pour le culte du dimanche, mes grands-parents, vu leur état de santé, ne descendaient plus au village mais, à dix heures du matin, toute la maison était propre et, revêtus de leurs habits du dimanche, ils écoutaient solennellement l'office à la radio. Cela peut paraître naïf et amusant. Et pourtant, si vous aviez vécu l'ambiance qui régnait alors dans cette chambre, vous auriez senti avec force la présence de ces deux êtres qui s'étaient aimés toute une vie, leur besoin de croire en quelque chose qui les dépassait, leur foi, et vous n'auriez pas ri et vous n'auriez pas trouvé cela amusant.*

*La chambre d'en haut était donc le domaine de mes tantes. Plafonds et parois étaient en bois, laissé dans son état naturel et patiné par le temps. Il était devenu d'un brun chaud qui donnait à cette pièce une atmosphère calme et rassurante. Pour mieux l'isoler du froid, on y avait mis deux portes successives à un demi-mètre d'intervalle. Cela me donnait aussi l'impression de mieux être*

*séparé du monde, comme s'il n'y avait plus eu de portes du tout. Un grand lit à deux places, une table, quelques chaises, un lavabo, en formaient le mobilier. Quelques bibelots sans grande valeur appartenant presque tous à ma tante Yvonne qui avait la maladie de la conservation, donnaient une note de fantaisie à cette chambre somme toute assez austère.*

*A la maison que je viens de décrire, avec sa grange et ses écuries, s'en ajoutait une deuxième, ou plutôt je devrais dire le contraire, car la vieille maison avait été le bâtiment initial auquel, plus tard, on avait ajouté la partie dont je viens de parler. Du temps de mon enfance, la vieille maison était à peu près délaissée. Ce n'est qu'avec le retour de mon oncle Lucien et de sa femme, qu'elle reprit son rôle d'habitation. Malheureusement elle fut transformée à plusieurs reprises, et à ce que je sais, elle sert aujourd'hui de logement de vacances. Elle est certainement plus belle et plus confortable qu'autrefois, mais combien moins romantique et captivante. Tout ici rappelait les générations passées, et s'arrêtait à la jeunesse de mon père et de ses frères. Tous y avaient laissé une trace, un objet, une empreinte. L'odeur même n'était pas actuelle. Dès le seuil de la porte, on entrait dans un monde combien vivant, mais qui était resté en suspens, comme dans le château de la belle au bois-dormant. Quel dommage que le prince charmant n'apporta pas avec lui qu'une pioche et du béton, mais il est de son temps, et son carrosse ne fonctionne qu'à la benzine. Pourtant, je lui en garde rancune. Il aurait du comprendre que ce petit coin de souvenir, de calme, de bonheur, avait autrement plus de valeur que la plus luxueuse des villas. Il ne l'a pas compris, tant pis pour moi !*

*Vous seriez venu ici il y a une trentaine d'années, vous auriez encore trouvé une cuisine dont le sol était fait de grandes dalles de pierres plates, avec un évier taillé d'un seul bloc, des portes à loquets de fer forgé et à panneaux travaillés, des parois et des plafonds de sapin sans vernis. Vous auriez pu dormir dans de grands lits, très hauts, qui se nichaient au fond de discrètes alcôves qui gardaient derrière leurs rideaux, les secrets de bien des rêves, de beaucoup d'insomnie, d'étreintes et de disputes. Vous auriez pu entendre le vent chanter sous les portes trop usées et siffler entre les plinthes trop sèches.*

*Partout des objets usuels étaient restés là, sans utilité, sans bruit, sans avenir. Dans chaque meuble, dans chaque tiroir, c'étaient de nouvelles découvertes, de nouveaux souvenirs alimentant ma faim d'irréel, aiguisant mon imagination. J'avais ici suffisamment de matériel pour reconstruire à ma façon le passé de beaucoup de personnes et de bien des années. Ici c'était un nœud de cravate à pois, un bouton de manchette, un rasoir désuet ; là une bouteille d'onguent, une ancienne revue, une image biblique ; là-bas une vieille lampe à pétrole, une autre à huile, un pot de confiture ; là, encore une musique à bouche, une chaîne de montre, une bande molletière, un outil ; partout, partout il y en avait. Quelques gravures et reproductions dans des cadres sans dorure agrémentaient les parois. Une de celles-ci me frappa par l'expression tellement naturelle des personnages, me rappelant inconsciemment ma parenté et mes origines*

*maternelles. Elle représentait « Le contrat de mariage » du peintre bernois Anker.*

*Lorsque j'étais petit, on me couchait dans la grande chambre du rez-de-chaussée ; il y en avait deux ; une grande et une petite. Plus tard, je dormais dans une des chambres « d'en haut ». Je crois que pour moi, le meilleur moment de la journée était le réveil. Personne ne venait me tirer de mon soleil, et lorsque j'ouvrais les yeux, j'éprouvais toujours un bien-être immense à me retrouver là, bien au chaud, dans cette chère vieille maison. Je faisais durer le plaisir, écoutant le silence, restant immobile, laissant à mon souffle garder le rythme de la nuit. Au travers des petits carreaux de la fenêtre, souvent embués, je distinguais l'orée de la forêt toute proche. La lumière du jour était toujours assez blafarde, vu que le toit, descendant très bas, me cachait tout le ciel. Mon plaisir était complet quand il faisait de la pluie ou du brouillard.*

*Adieu, chère vieille Cornaz. Les êtres chers qui t'habitaient sont morts ou sont partis vivre sous des cieux plus cléments et moins isolés. La vie d'antan, stable, tranquille, sans histoire, est bien révolue. Aujourd'hui tout va vite, très vite, et l'homme est de plus en plus insatiable. Pour moi, ton seul souvenir restera toujours un oasis de paix et de bonheur.*

*Georges Humberst*